

Le pillage de Saint-Martin-Vésubie. 27-28 août 1944

Eric GILI

Professeur d'Histoire Géographie au Collège de la Vésubie

Chandolent@gmail.com



Temps d'espoir

Le 16 août 1944, le village de Saint-Martin-Vésubie était enfin « libéré », après plus de 50 mois de guerre dont 21 d'occupation. Quelques heures après le débarquement de Provence, les forces résistantes avaient décidé d'occuper en totalité les montagnes des Alpes-Maritimes, peu défendues. Aussi, les groupes clandestins s'organisaient-ils pour obtenir le plus rapidement possible la reddition des troupes allemandes stationnées dans cette zone. Après quelques heures d'anxiété, la garnison de Saint-Martin, installée dans l'hôtel Victoria, s'était rendue au groupe de résistance locale, dirigé par l'ancien notaire Paul Sola, épaulé en cette occasion par le groupe du Capitaine *Morgan* (Georges Foata). Aussi, pouvait-on croire, en cette fin août 1944, et malgré la forte présence de troupes allemandes sur les crêtes, que le village était sécurisé. D'autres arguments allaient dans ce sens. La présence d'un important maquis insurrectionnel qui tenait les autres vallées², et les forces alliées, américaines, qui étaient, pensait-on, sur le point de traverser le Var, en direction de Nice... Il n'en était alors rien, et les forces de la 1^{ère} Air Borne Task Force n'atteignirent le fleuve Var que le 27 août, le jour même où débutait le pillage de Saint-Martin-Vésubie.

C'est dans cette atmosphère « insurrectionnelle » que s'organisaient les nouveaux pouvoirs, issus directement de la Résistance. À Saint-Martin, le Juge de Paix Louis Blanchard, qui avait tenu durant trois années les fonctions de maire³, venait de se démettre au profit d'Adrien Ferrier, président du Comité de Libération. Il en restait néanmoins membre et, avec l'aide de Mario et de Ricol, il continuait à organiser la vie quotidienne, s'attendant principalement au problème du ravitaillement de la population.

Après le départ des hommes du groupe *Morgan*, seules quelques dizaines de membres des F.T.P. tenaient réellement le village. De nombreux jeunes gens les avaient rejoints, dont les Réfractaires, de retour au village. Certains avaient aidé à « débarrasser » l'hôtel Victoria des effets laissés par les Allemands⁴.

¹ Document 17 : Village de Saint-Martin-Vésubie à la fin des années 1930 (Fonds C.E.V)

² Girard Joseph, « Des combattants sans uniforme aux combattants en uniforme : les F.F.I. et la Libération du département », in Panicacci Jean-Louis, (dir.), *La Résistance azurélienne*, pp. 103-128, Serre, 1994

³ A.D.A.-M., 228 W 39 (DEROG/2004 n° 1185 du 23 juillet 2004, Direction des Archives de France, Département de la politique archivistique)

⁴ Témoignage Louis Martin, 24 août 2004

La vie s'organisait mais la population restait pourtant attentiste. Les nouvelles autorités devaient pallier à la fois le danger tangible des incursions allemandes, mais également les difficultés du ravitaillement qu'il fallait organiser au plus vite afin de soutenir une population fragilisée par les mois de guerre qu'elle avait traversés. Il fut décidé de rapatrier les troupeaux en alpage, à la fois pour satisfaire les besoins de la population, mais aussi pour les soustraire au pillage des Allemands campés sur les cols. Ce qui fut fait⁵, mais cette précaution souleva, quant à son opportunité, une vaste polémique⁶ après les événements qui nous intéressent ici.

Dès le 23 août, une patrouille allemande⁷ descendait du col de Fenestres pour établir le contact avec les défenseurs du village. Rapidement informés, les F.F.I. repoussaient cette tentative à hauteur de l'hôtel Saint-Antoine.

Ainsi, les troupes occupantes pouvaient-elles savoir que le village était devenu hostile à leur présence et se défendrait lors de leurs éventuelles incursions. Les sources allemandes⁸ estiment le village tenu par 800 partisans ! Information inexacte qui explique, qu'après ce premier contact, des forces considérables aient été déployées quelques jours plus tard « pour nettoyer les maquis » qui semblaient s'y trouver⁹.

Temps d'incertitude

De fait, dans la journée du 26 août 1944, des bruits alarmants couraient déjà parmi les villageois. Les « Allemands » arrivaient, en force, pour investir le village, peut-être pour le brûler¹⁰... Quelques mesures furent prises. D'un point de vue politique, il s'agissait de faire comprendre que le village ne se défendrait pas, afin d'éviter tout bain de sang. En outre, certains habitants prévenaient d'éventuelles réquisitions en mettant à l'abri, hors du village, dans des granges¹¹ plus ou moins isolées ou dans les villas d'agrément inoccupées¹² les quelques richesses qu'ils possédaient. Ces mesures s'avèrent bien souvent vaines. Les granges et surtout les villas en question étaient situées généralement le long des axes d'accès au village et des grandes promenades, voies qu'empruntèrent les colonnes d'invasion. Enfin, les jeunes gens décidèrent, pour la plupart, de gagner les campagnes pour éviter d'être fait prisonniers, ou pire encore¹³. C'est le cas d'un groupe composé de Louis Martin, de Pol Martin, de Dominique Martin, de Jacques Mario et d'Honoré Cervel qui choisirent de s'abriter dans les granges environnantes¹⁴. La veille, les Allemands « avaient été vus à *La Palù* ». Il semblait temps de faire preuve de prudence, et notre petite troupe chercha à gagner le quartier de La Trinité, à deux heures de marche du village, où les parents de Louis étaient installés dans l'*arberc* familiale. Passant au-dessus des tunnels menant à La Colmiane, ils contournèrent une colonne « allemande » qui descendait sur Saint-Martin. Une fois le danger évité, ils arrivèrent rapidement à La Trinité, où ils purent enfin se restaurer¹⁵.

⁵ *Idibem* : « C'était pour nourrir la population. On les a tué le lendemain, à l'abattoir. Toute la viande a été préparée, pour la distribuer le lendemain ».

⁶ A.M.S.M.V. – le 4 novembre 1944, le « propriétaire » César O. se plaignait à l'autorité municipale de la « réquisition » de ses moutons, comme des autres animaux (chèvres et vaches), destinés à être abattus. Les troupeaux étaient gardés par le berger Philibert C., obligé, selon lui, de les descendre au village en y emmenant également le fromage et la brousse, à l'aide de deux mulets envoyés à cet effet. Une déclaration concurrente de Paul Sola (Coll. Part. D. B.-L.) contredisait en partie cette affirmation car ses deux hommes avaient dans un premier temps dû rebrousser chemin devant la présence allemande, qui s'octroyait alors une part importante du troupeau, estimée à une centaine de chèvres, et de la totalité du fromage. Le berger de César O. confirme d'ailleurs les faits, et put récupérer environ la moitié des bêtes. Sola aurait effectivement prélevé 25 brebis, le surplus étant attribué à la Compagnie *Morgan* « et à d'autres groupes de résistants soit par la mairie » (?)

⁷ Celle-ci pouvait également être composée, en partie ou totalité, de soldats italiens fascistes. Voir également *infra* « Le 'Hoch 4' en Vésubie ». Une attestation du 28 novembre 1944 certifie que le groupe Sola (lui-même et 6 hommes) aurait repoussé les assaillants au nombre de « 130 », ce qui paraît, certes exagéré pour une patrouille (Coll. Part. A. B.-L.)

⁸ Klingbeil Pierre-Emmanuel, *Le front oublié des Alpes-Maritimes (15 août 1944 – 2 mai 1945)*, Serre 2005

⁹ cf. *infra* « Le 'Hoch 4' en Vésubie »

¹⁰ Témoignage Louis Martin « C'est le même soir qu'on est venu nous dire qu'il y avait des Allemands partout qui arrivaient ». Témoignages de Josette Airaut, Vincent Maïssa, Augustin Martin, A.D.A.-M., 228 W 39

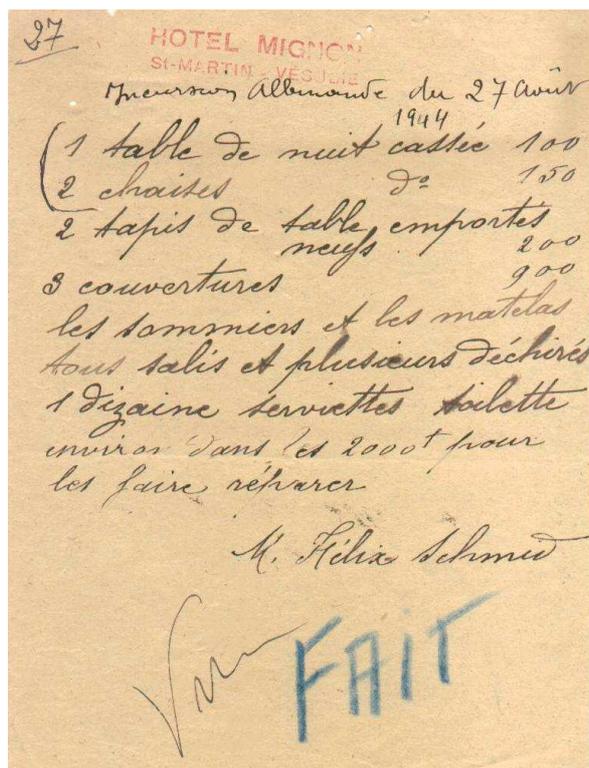
¹¹ A.M.S.M.V., dégâts de guerre. C'est le cas de Séraphin Airaut, qui déclare, le 28 octobre, avoir « transporté par crainte mes économies ... à ma campagne de *La Merio* »

¹² A.D.A.-M., 228 W 39, déposition d'Augustin Martin qui confirme que Mme Camille A. a bien emmené ses affaires dans la villa de M. Blangero, tout comme lui même l'avait fait : « moi aussi, j'y ai apporté quelques effets personnels ».

¹³ Témoignage de Louis Martin « On avait quelques mauvais fusils de chasse, des vieux mousquetons. Si ils nous attrapaient, ils nous fusillaient, c'est sûr ».

¹⁴ *Idem* « « Pol nous a dit : Venez au Conquet, là on les verra venir. Ils vont pas venir nous chercher là ».

¹⁵ *Idem* « Ma mère, elle nous a fait un plat de pâtes, elle nous a tout mis dans un *tian* et on a mangé comme ça ».



Document 18 : Déclaration de dégâts et de vols, Hôtel Mignon, A.M.S.M.V.

Pendant ce temps, le village était effectivement investi par une nombreuse troupe ennemie, que le rapport de gendarmerie estime à 3 000 hommes¹⁶, mais que P.E. Klingbeil évalue à 600 hommes, tout au plus¹⁷. De fait, ce sont plusieurs colonnes qui convergent alors sur le village, depuis tous les axes possibles : la Colmiane, le Boréon (col de Cerise), la Madone (col de Fenestres) et le versant de La Palù.

Leur arrivée fut précédée de plusieurs tirs de mortiers sur le village, qui firent plusieurs victimes¹⁸ parmi une population surprise par la rapidité et la violence de l'attaque. Au moins 5 obus de mortier tombèrent dans les rues du village. Les Saint-Martinois qui se trouvaient au mauvais endroit par le plus tragique des hasards, ou n'ayant pas pris la mesure du danger, furent touchés, parfois mortellement¹⁹. C'est finalement « sans combat » que le village est investi par les troupes du Meeralpen²⁰.

Temps de pillage

Surpris par un tel déploiement de forces, les Saint-Martinois furent très rapidement rassemblés sur la place du village, et virent leurs biens systématiquement confisqués, leurs maisons ouvertes et pillées de tout ce qui pouvait faire besoin ou envie aux envahisseurs. Le forgeron du village, Malausséna, faisant office de serrurier, dut s'exécuter sous la menace et procéder aux ouvertures demandées.

Parfois, il ne s'agissait même pas d'user de moyens « conventionnels ». Les grenades faisaient souvent office de clés, comme le rappelle le constat de l'huissier Denis Saurel²¹ qui relève les dégâts occasionnés à l'Hôtel de Londres. Le plus souvent, les accès étaient enfoncés sans plus de ménagement.

¹⁶ Stevelberg Rémi-Numa, *La gendarmerie dans les Alpes-Maritimes de 1942 à 1945*, Serre Ed. 2004.

¹⁷ Klingbeil Pierre-Emmanuel, *Op. Cit.* : « les allemands prirent d'assaut le village à l'aide de deux bataillons du régiment Meeralpen. Un détachement de 200 hommes du 4^{ème} bataillon de chasseurs de montagne arriva de Belvédère et une deuxième colonne de 400 hommes du bataillon Mittenwald descendit du col de Fenestres ».

¹⁸ Cf. Annexe

¹⁹ Annexe *in memoriam*.

²⁰ cf. *infra*, « Hoch 4 ».

²¹ A.M.S.M.V., procès-verbal de constat du 26 octobre 1944 pour le compte du propriétaire de l'Hôtel de Londres, Philippe Berman : « les troupes allemandes qui étaient revenues occuper le village de Saint-Martin pendant la journée du 27 août, avaient pillé en partie l'hôtel de Londres et causé divers dégâts au moyen de grenades pour y pénétrer », ou encore « Les portes en ont été enfoncées au moyen de grenade (on peut voir la trace des éclats) » et enfin « Porte d'entrée de l'hôtel (au fond du jardin, panneaux détériorés par des éclats de grenades qui ont fait de nombreux trous dans le bois (1 éclat est encore incrusté dans un des panneaux). Le vitrail au-dessus de la porte est complètement brisé ».

De nombreux camions et mulets furent chargés de denrées alimentaires qui constituaient les maigres réserves (pommes de terre, céréales, animaux de basse-cour...) d'une population déjà affaiblie par des mois de privation. D'autres embarquèrent les effets de maison (vêtements, literie...), et se retirèrent après une trentaine d'heures de pillage, causant d'importants dégâts aux propriétés visitées. Louis Martin se souvient encore de son père²² qui tenta de récupérer son mulet, « réquisitionné » par les troupes d'invasion, sans doute des Italiens car il sut s'en faire entendre sans pourtant obtenir gain de cause. Les animaux de bât servaient à transporter le produit de leurs rapines jusqu'à leur cantonnement au col de Cerise.

44

Vacherie Communal.

Perte du matériel et les produits de la Vacherie.

1 grosse chaudière en cuivre 300l.	6.000
7 chaudières en cuivre contenance 50l.	7.000
1 seau	4.000
1 baratte	1.000
1 bidon contenance 40l.	500
4 bidons en bois	1.200
ustensiles diverses	2.000
40 fromage à 7 kg à 70 ^f	1.960
40 kg beurre à 100 ^f le kg.	4.000
4 cornettes et Halats des Hommes.	4.000
	30.660
Total: 30.660 ^f	
Le Secrétaire	P. Veghij

Document 19 : Déclaration de dégâts et de vols, Vacherie Communale
A.M.S.M.V.

Hormis la brutalité du pillage, quelques actes étonnants peuvent être relevés. Les officiers allemands s'installèrent pour la nuit dans la villa de l'ancien notaire Paul Sola, qui fut l'objet d'une visite en règle, et dont la terrasse servit d'entrepôt pour les rapines de toutes sortes. Les produits pillés étaient ainsi conservés sous bonne garde. Une femme du village, Mme Emma L., fut même réquisitionnée pour y faire la cuisine²³. Les troupes allemandes avaient reçu l'ordre du repli pour le lendemain matin²⁴. C'est alors qu'elles s'aperçurent que de nombreux muletiers italiens étaient partis durant la nuit. Privés de ces précieux moyens de transport, il n'était désormais plus possible d'emmener l'ensemble des biens pillés. Certains, comme ce fut le cas d'un grand nombre de bouteilles d'huile, furent « revendus » (500 francs la bouteille) aux Saint-Martinois avant même le départ, comme en témoignent Emma L. ou Charlotte B.²⁵ Quelques kilos de sucre, et même du chocolat, furent aussi « distribués gracieusement » à quelques jeunes femmes.

Une fois leur besogne accomplie, les troupes ennemies regagnèrent leurs retranchements sur la ligne de crêtes, alors que les F.F.I. réinvestissaient rapidement Saint-Martin-Vésubie, et cette fois définitivement.

Les premiers éclaireurs américains arrivèrent le 2 septembre.

²² Témoignage Louis Martin « Mon père, il regardait la colonne des Allemands qui remontait. Ils étaient chargés. Aux jumelles, il regardait. Il a reconnu notre mulet. Ils nous avaient pris le mulet. Il a pris et il est descendu en courant, ils les a rejoint au Pont Maïssa. Il a abordé celui qui conduisait notre mulet, et lui a dit qu'il était à lui. Il se débrouillait bien en italien, et eux, il n'y avait pas que des Allemands, il y avait aussi les fascistes. Mais l'autre, il voulait rien savoir. Il lui a même proposé de l'accompagner jusqu'au col, et après il reviendrait avec le mulet. Mais il n'y a pas eu moyen. Ils avaient tout pris ».

²³ Coll. Part. D. B.-L., déclaration du 3 septembre 1944, interrogatoire par l'Armée de Libération, à Lantosque

²⁴ cf. *infra* « Hoch 4 »

²⁵ Coll. Part. D. B.-L., déclaration du 10 décembre 1945

Nous l'avons constaté, en plus des pertes humaines constatées, le village sortait exsangue de « sa libération ». Il est possible d'évaluer les pertes matérielles, grâce aux nombreuses déclarations envoyées à la mairie qui fut chargée de dresser un inventaire des dommages afin de proposer une demande d'indemnité à l'Etat. Bien que certaines déclarations aient pu être surestimées, volontairement ou non, l'ensemble du dossier donne un aperçu relativement fiable de l'état de délabrement de l'économie saint-martinoise au moment de la Libération.

Un premier document synthétique, dressé par la commune le 26 décembre 1944²⁶ donne une liste de 135 occurrences, pour 3 355 917 francs de déclaration de pertes, soit une moyenne par déclaration de 24 835 francs. Mais d'autres déclarations se rajoutèrent par la suite, après décembre 1944. Au total de ce dossier, nous possédons 101 déclarations détaillées, auxquelles il faut rajouter 41 autres qui ne sont pas encore comptabilisées dans le tableau initial du 26 décembre, car transmises par la suite. On jugera ce *corpus* comme sinon exhaustif, du moins suffisant pour refléter l'essentiel des exactions commises lors de l'épisode du « pillage ».

Les biens confisqués peuvent être classés selon leur nature, en proposant une typologie en 8 points : cheptel, produits alimentaires, équipements agricoles, habillement, linge de maison, vaisselle, objets de valeur, équipements.

Le cheptel saisi concerne en fait essentiellement des animaux de basse-cour, car en cette fin d'été, les « grands » troupeaux d'ovins et de bovins devaient encore être aux alpages, ou dispersés dans les campagnes. On sait par ailleurs ce qu'il advint aux bêtes de César O... Nous pouvons donc estimer que la quasi totalité des animaux encore présents dans le village et ses proches alentours fut raziée : 2 moutons, 2 chèvres, 7 vaches, 5 ânes et 2 mulets, 7 porcs, mais surtout 90 lapins et 197 poules, qui firent longtemps défaut à leurs propriétaires respectifs.

Les produits alimentaires sont par nature très variés, mais quelques grandes tendances se dégagent des déclarations de pillage. L'alimentation de base en temps de guerre y est bien représentée : plus de 4 tonnes de pommes de terre, 985 kg de blé, 138 kg de farine de blé, 60 kg de farine de maïs et 160 kg de haricots sont enlevés. Par ailleurs, 406 kg de fromage et 44 kg de beurre disparaissent dans les mêmes circonstances. En ce qui concerne les boissons, ce sont au moins 470 bouteilles de vin, 299 d'apéritif et 14 de champagne qui sont confisquées. Enfin 61 kg de café, 51 kg de confiture et 324 kg de miel (dont 320 du même propriétaire, Charles DeC) disparaissent entre les mains des agresseurs.

En ce qui concerne l'alimentation des animaux, une grande partie du foin disponible fut enlevée, sinon détruite. Le total des déclarations s'élève à plus de 13 tonnes de produit perdu. Une perte fortement préjudiciable au maintien du cheptel habituel dans les terres basses de la commune. Encore fallait-il que les vaches soient de retour le mois suivant...

En ce qui concerne l'équipement agricole, les pillards font main basse sur divers outillages, surtout ceux qui concernent le travail du bois (haches, scies, masses, coins...) et l'activité de l'élevage (chaudrons, barriques, formes de fromage...). Mais ce qui semble le plus précieux à leurs yeux concerne la montagne, qu'il s'agisse de harnais de mulets et chevaux, ou d'équipements comme les sacs tyroliens (17 sont trouvés et volés) ou les chaussures de montagne (10 paires sont prélevées). 3 imperméables et une paire de bottes en caoutchouc sont également déclarés volés.

À tout cela, il faut rajouter les pertes induites, à terme, par la destruction des bâtiments (plusieurs granges sont incendiées ou fortement dégradées par des éclats d'obus ou des prélèvements de matériaux comme les planchers), des terrains minés ou des arbres abîmés ou abattus.

En cette fin du mois d'août, si les récoltes de céréales sont rentrées (et elles ont du être fortement bouleversées par les événements du début de ce même mois), celles de pommes de terre sont sans doute bien avancées mais encore en cours de prélèvement au nord du territoire agricole utile.

Les troupes qui investissent Saint-Martin, en cette fin août 1944, sont certainement à la recherche de nourriture, mais pas seulement. Leur attention est également attirée vers les produits textiles.

Tout habit semble leur convenir. 100 chemises d'hommes sont volées, 32 pull-overs, 137 paires de chaussettes dont une forte majorité en laine, tout comme 92 paires de bas, en laine également. 34 paires de souliers sont également récupérées, sans compter les chaussures de montagne déjà citées. Gilets, caleçons, bérets, écharpes... et même un seul et unique blouson de ski sont volés.

Le linge de maison est lui-même loin d'être négligé. Une vingtaine de matelas de laine sont embarqués vers les sommets, des draps, des oreillers et traversins avec leurs taies, mais surtout des couvertures, 235, en laine pour la très grande majorité. On imagine leur utilisation. Car il semble bien, en considérant cet inventaire, qu'un certain « pragmatisme » ait guidé le choix des pillards.

La vaisselle fit parfois l'objet de convoitise. Et quand la « visite » dévoile la présence d'objets plus précieux encore, les considérations d'ordre technique (se nourrir, se vêtir, se protéger du froid) disparaissent au profit de

²⁶ A.M.S.M.V. Vols des troupes allemandes

la convoitise. 26 montres, dont un grand nombre en or, sont volées. 4 stylos avec plume en or, des couverts en argent, un collier en or, une alliance... disparaissent dans ces jours tragiques.

Il en va de même pour d'autres objets d'équipement : paires de ciseaux, rasoirs (8), 49 savonnettes, 30 boîtes de cirage, des nécessaires de coiffeurs, des thermomètres (6), des réchauds électriques (3) et un radiateur. 6 réveils, 4 postes de radio, 3 paires de jumelles, 3 appareils photo, et même un fusil, disparaissent également. Même le poêle « Godin » du docteur Glaischenhauss, l'ancien médecin cantonal, est emporté, alors que le garde-champêtre du village, François Tardegl, se voit dépossédé de sa bicyclette. Enfin, deux voitures sont endommagées.

L'esprit de rapine n'est évidemment pas absent dans cette opération de pillage, qui joint l'utile et le nécessaire au superflu.

Conclusion

Pour les Allemands, il s'agissait vraisemblablement de s'assurer d'un espace sain, un glacis où les partisans ne puissent intervenir impunément avant l'hiver, qu'ils comptaient bien mettre à profit pour « geler » le front. P.-E. Klingbeil a bien noté qu'il s'agissait pour eux de tenir fermement les cols. Cette stratégie est effectivement confirmée par la nature des biens dérobés aux Saint-Martinois lors de l'épisode du pillage des 27 et 28 août 1944. Venus pour écraser un « nid de résistance », les envahisseurs se détournent vers une activité bien différente : le pillage. Ce sont essentiellement des provisions, des objets de la vie quotidienne, de l'équipement ménager et intérieur qui sont emportés. Ils permettront d'aménager bien plus correctement les postes de défense, destinés à être tenus durablement, mais aussi à satisfaire quelques besoins de confort vestimentaire, bien nécessaires à ces altitudes. Ces considérations n'excusent évidemment pas les exactions dont ont été victimes les Saint-Martinois, qui se trouvent dès lors, à la veille de l'hiver, dépourvus de leurs réserves alimentaires et vestimentaires.

Ces nécessités « stratégiques » n'empêchèrent pourtant pas l'esprit de rapine de s'exercer. Des biens plus précieux furent dérobés, de l'argent et plus généralement encore un pillage systématique de toutes les bases alimentaires rencontrées. La quasi totalité des familles de Saint-Martin subit ces exactions, et quelques-unes... dans leur chair.

ANNEXE
Victimes civiles du pillage des 27 et 28 août 1944
d'après l'Etat Civil de la commune

Jean-François Airaudi (54 ans), époux de Jeanne Bailloud, cultivateur
° le 9 mars 1890 à Saint-Martin-Vésubie, de Lazare et Jacqueline Borgo
† le 27 août 1944, à 8 h († par fait de guerre, † pour la France)

Francette Baile (22 ans), épouse de Robert Charles Dallo, ménagère
° 18 janvier 1922 à Nice, de Joseph François et Rosette Marie Toselli
† le 28 août 1944, à 12 h († par fait de guerre, † pour la France)

Joseph Baile (51 ans), époux de Marie Toselli, commerçant (boucher)
° 7 janvier 1893 à Saint-Martin-Vésubie, de Louis et Joséphine Maïssa
† le 27 août 1944, à 10 h († par fait de guerre, † pour la France)

Victorine Giuge (61 ans), veuve de Louis Grinda, cultivatrice
° 6 octobre 1882 à Saint-Martin-Vésubie, de Flamini et Lucrèce Graglia
† le 27 août 1944, à 8 h († par fait de guerre)

Paul Joseph Raibaut (27 ans), époux de Marie Jeanne Raibaut, cultivateur
° 8 avril 1917 à Saint-Martin-Vésubie, de Michel et Marguerite Tardeil
Soldat des F.F.I., domicilié 10, rue Reine Jeanne
† le 27 août 1944, à 10 h († par fait de guerre, † pour la France)

Si l'on se limite à la consultation des registres d'Etat Civil, Saint-Martin compta également deux autres victimes civiles de la guerre « pour faits de guerre, † pour la France » (Airaudi et Imberti). 4 personnes furent victimes d'explosions de mines ou de grenades (Blanchi, Martin, Tardegl, Zoppicanti), et une de tirs ennemis (Giuglaris épouse Cagnoli). Rappelons à ce sujet le rôle ingrat et dangereux des démineurs (Ingigliardi et bien d'autres) qui mirent souvent en péril leur vie dans cette tâche. Ce fut aussi le cas de prisonnier de guerre allemands, dont il semble qu'au moins deux ont séjourné de longs mois à Saint-Martin après la guerre et qui furent au moins partiellement chargés de ce travail des plus dangereux.

Les combats causèrent enfin la disparition sous l'uniforme de cinq jeunes gens de Saint-Martin : Blanchi et Barraja en 1940 ; Maïssa en 1944 ; Vallaghe et Raibaut dans la Résistance.

Il semble pourtant que l'Etat Civil ne permette pas de réunir la totalité du Mémorial des disparus de la Deuxième Guerre Mondiale à Saint-Martin-Vésubie, et il conviendrait de le compléter et le confirmer par d'autres sources.